

Critique et Action

Charles Maurras

1924

Édition électronique réalisée par
Maurras.net
et
l'Association des Amis
de la Maison du Chemin de Paradis.

— 2010 —

Certains droits réservés
merci de consulter
www.maurras.net
pour plus de précisions.

Critique et Action¹

À l'époque où parurent la plupart des études littéraires classiques de ce volume, on discutait beaucoup de deux ou trois idées directrices. Aujourd'hui, on les respire comme dans l'air du temps.

Nos débats acharnés, nos copieuses analyses, nos exécutions rigoureuses ont-elles eu quelque part au changement du goût public? Pour le dire, il faudrait commencer par savoir si la critique peut aider aux apparitions de la vie.

De 1885 à 1900 les plus belles étoiles brillaient sur notre ciel, plusieurs levées depuis longtemps, d'autres montant sur l'horizon. Ce n'est certes pas le bien ou le mal dit d'Anatole France, de Maurice Barrès, de Moréas, de Paul Bourget, de Frédéric Mistral ou de Théodore Aubanel qui pouvait ajouter de la flamme à leur flamme vive. Seulement, tout le monde ne leur accordant pas l'attention, l'admiration ou la piété dues, il n'était peut-être pas inutile de conseiller au public de lever le nez dans leur direction.

Peut-être aussi que ces beaux chœurs supra-terrestres n'ont une conscience expresse ni de tous leurs accords (qui ne se voient bien que d'en bas) ni de tout leur pouvoir sur la végétation de nos humbles parterres; les conseils ou les prières de la critique peuvent servir à éclairer et à débrouiller tout cela.

Enfin, bien des nuées et des fausses lumières voguaient de conserve avec ces beaux astres pour tenter d'en capter, d'en intercepter la splendeur : troisième utilité d'une critique militante et justicière. Elle chasse l'écornifleur et l'importun; en servant les meilleurs, elle fait déguerpir les moins bons.

S'il est prématuré d'attribuer la qualité d'une renaissance classique à l'effort de ces dernières années, elles ont vu la fuite éperdue de bien des Barbares.

Cela aussi servait.

¹ Préface à *Barbarie et Poésie*, ce texte y porte le titre de *Réflexions préalables sur la critique et sur l'action*.

Les notes sont imputables aux éditeurs.

L'esprit et le visage humains n'ont probablement reparu et repris possession de leur règle que parce que

... le Centaure et sa race inutile
Dans l'âpre Scythie allaient fuir².

Chaque moment de l'histoire littéraire a les Barbares qu'il mérite ; les nôtres se faisaient reconnaître à leur prétention d'apporter des modèles de classicisme et d'humanité.

Sans cette marotte fâcheuse on les eût volontiers acceptés à leur place, dans la modeste succession de leur père Hugo.

On n'eût certes boudé ni à *l'azur phosphorescent de la mer des tropiques*, enchantant les sommeils d'un *mirage doré*³, ni à cette *brune Lagide*, ouvrant *dans l'air charmé* certains bras d'ambre qui n'avaient que le tort de se laisser *mettre des reflets* d'un rose un peu vif⁴.

Toutes ces bonnes mèches de romantisme pittoresque eussent été les bienvenues. Mais il était question de tout autre chose ! Ces couleurs vives étaient étiquetées beautés ; ces grosses symétries, harmonies achevées et pures. On criait à la cinquième essence de la perfection et de la concentration poétiques pour quelques douzaines de sonnets mécaniques ou des strophes sans cohérence. Plus cette apparence de tradition était favorisée par l'usage fréquent des thèmes antiques, plus il était indispensable de montrer qu'on n'y était pas pris.

— Mais alors !... Alors votre jeunesse a été insurgée ! Alors vous avez fait la révolution contre nos grands-pères !

² De Raymond de la Tailhède, *Ode à Maurice du Plessys*, extrait de la septième strophe (sur neuf) :

Car n'avons-nous pas vu le sépulcre s'ouvrir
De Ronsard, du pieux Virgile,
Tandis que le Centaure et sa race inutile
Dans l'âpre Scythie allait fuir.

Dans le texte d'origine, le verbe « allait » est bien écrit au singulier. Le « mauvais poète » désigné sous le nom de Centaure est vraisemblablement Lecomte de Lisle. Ce poème date de 1892 ; il a paru en exergue du recueil de Maurice du Plessys *Le Premier Livre pastoral*, dans lequel on trouve de manière quasiment symétrique un poème de Maurice du Plessys, *Les Centaures*, précisément dédié à Raymond de la Tailhède.

³ Extraits des *Conquérants*, de José-Maria de Heredia (*Les Trophées*).

⁴ Extraits du *Cydnus*, de José-Maria de Heredia (*Les Trophées*).

Je n'ai pas l'intention de cacher que ces usurpateurs florissants n'ont pas été ménagés par notre jeunesse ; ce fut précisément par de telles révoltes que nous nous montrâmes fidèles à la tradition légitime.

Un vocabulaire captieux ne doit pas donner le change. Il y a sous les mots un sens bien convenu qu'il ne faudrait pas altérer. Le nom de Tradition ne veut pas dire la transmission de n'importe quoi. C'est la transmission du beau et du vrai. Le nom de Révolution ne veut pas dire brusque changement quel qu'il soit. Il signifie quelque chose comme cela, et, de plus, autre chose : l'abaissement du supérieur par l'inférieur.

C'est en négligeant ces compléments de signification que l'on travaille utilement à confondre tout. C'est moyennant ce procédé que la querelle de la Tradition et de la Révolution a été ramenée à une pauvre petite question de temps et d'âge :

— La jeunesse détruit, le vieillesse conserve. À l'une la nouveauté et l'impertinence ; à l'autre, le respect d'une antiquité immobile. Peu à peu, tout s'arrange : ce qui était d'abord trop vert mûrit et se dore, ce qui était trop mûr pourrit et s'oublie. Nos romantiques de talent seront promus, classés ; les classiques ne sont que romantiques arrivés à la position de non-activité ou de retraite. Ce qui vit, verdoie et guerroye, fait la Révolution par l'étonnement qu'il provoque, puis, séché, rangé dans la niche, forme la Tradition.

Reposant sur des jeux de mots qui ne sont pas des jeux d'esprit, ces doctrines relativistes ont été mises en avant par des esprits qui valaient beaucoup plus ou beaucoup moins qu'elles : un Stendhal, un Émile Deschanel⁵. Mais quelques jeunes écrivains ont voulu les repeindre à leurs propres couleurs.

On peut s'y divertir comme au paradoxe d'un soir. Mais, à multiplier les calembours de cette sorte, le français ne s'entendrait plus. Confiné dans ces pauvretés, l'art poétique se confondrait avec la chronologie. Il s'ensuivrait que le nouveau n'est pas seulement agréable, désirable, amusant ; cette épice deviendrait l'essentiel ou le principal. Pour faire du nouveau qui fût excellent, il suffirait de casser du vieux, le marteau se portant de préférence sur le buste en honneur. Le Hugo ayant été grand et beau pour avoir nié et cassé du Racine, il suffisait donc de nier, de casser du Hugo pour devenir grand et beau à son tour.

... *Faire le contraire ! Faire autre chose !*... Ce système du contrepied nous représente encore l'une des plus médiocres façons de suivre. D'autant plus qu'on se trompe sur les faits invoqués ; Hugo et les siens, s'ils ont nié et cassé quelque chose, n'ont pas nié, n'ont pas cassé le buste de leur prédécesseur immédiat, de celui qui était beaucoup plus voisin d'eux que

⁵ Émile Deschanel (1819–1904), fut professeur au Collège de France et sénateur de la Gauche Républicaine.

Racine et Voltaire. Ils n'ont pas nié, ils n'ont pas cassé André Chénier, ils l'ont même, pour une part notable et souvent heureuse, imité et continué.

D'un côté, donc, le balancement des imitations ou des oppositions est plus complexe qu'on ne l'imagine. D'autre côté, les générations avides et curieuses qui naissent à la vie ne se contentent plus de ce jeu historique ; elles essaient de toucher et de définir quelque chose de durable et de consistant. Elles jugent bizarre que le nom de la tradition soit invoqué pour la cause de Hugo, de Robespierre ou de Calvin qui signifie essentiellement le contraire. Quelle tour de Babel ! disent ces jeunes gens. Ils n'ont pas tort.

Si Monsieur votre père vous a légué la tuberculose et si, vous refusant à exclure de la succession cette tare, vous vous abstenez de faite ce qui pourrait être appelé par dérision une révolution de santé, vous maintiendrez sans doute, en quelque façon, une tradition paternelle, mais vous la violerez sous un autre rapport, plus important. Il se trouve, en effet, que Monsieur votre père, avant la maladie, plus que la maladie, vous a aussi légué l'étincelle de l'existence. C'est au nom de la vie transmise qu'une médication, même radicale et chirurgicale, s'efforce de combattre le subtil petit atome morbide qui s'est transmis aussi, qui s'est multiplié, qui a pullulé aussi, mais qui, au lieu de vous faire vivre, veut vous faire mourir. De quelques quartiers de noblesse qu'il se décore, quelques nombreuses générations qu'il se prévale d'avoir empoisonnées, ni la dignité du passé, ni l'honneur de l'antiquité ne sauraient lui être accordés en partage.

Dès lors, si vigoureusement, même si violemment que l'on attaque le microbe du Romantisme et de la Révolution, on ne sort pas de la Tradition, on la sert, et le service se mesure à l'énergie de cet effort, fût-il qualifié d'agression par des insensés.

Que les microbes de la gangrène ainsi combattus réclament et protestent comme des diables, rien de plus naturel. Mais la Tradition s'en moque, pour se placer au point de vue de l'homme entier et de l'intérêt de sa vie.

Dans l'ordre animal, le travail de l'instinct fait spontanément le choix de l'aliment contre le poison, comme du vital contre le mortel. La part de l'animalité et de son infaillible instinct est heureusement si forte dans l'histoire du genre humain, et même de l'esprit humain, qu'il faut en concevoir un puissant préjugé en faveur de tout ce qui dure. Ce qui dure est ce qui a réussi à vaincre le temps. La durée est le fruit des épreuves de l'expérience ; grave indice du vrai et du bien. Mais il convient de vérifier les indices ; aucun n'est décisif, et, quand la tradition devient système ou méthode, elle réclame le concours de l'expérience et de la raison.

La critique est illuminée par les feux continus de la Tradition, mais nulle tradition n'est pure ni sûre sans critique préalable ; plus celle-ci, raisonnable,

juste, énergique, fera place nette en s'appliquant à ne détruire qu'absurdités et injustices, mieux elle permettra mouvement, action et progrès.

Nulle digne critique n'applique des principes morts à des œuvres vivantes.

Le public pourra s'en apercevoir du reste s'il feuillette ces vieilles pages dont aucune ne cesse de manifester la joie ou la peine, l'enthousiasme ou la fureur que donnaient à la jeunesse de l'auteur les livres qui plaisaient ou qui ne plaisaient pas. Mais, comme il n'avait pas la présomption de croire ses confrères justiciables d'une quinte de son humeur, il a dû s'occuper de faire voir que ses plaisirs étaient décidés par le beau, ou ses déplaisirs par le laid, et c'est à quoi servaient les raisons déployées en arrière de ses passions. Je ne vois pas d'autre façon de s'excuser, pour qui exerce ce plaisant métier de juge-bourreau. Si spontané que soit le goût, il doit éclairer et justifier ce qu'il sent. C'est la charge du bon critique, ou si l'on veut sa Charte. Mais, qu'il y satisfasse, il a tous les droits.

J'ai lu quelque part qu'il faut lui imposer un surcroît d'obligations qui s'appellerait courtoisie, ou peut-être modération, ou même frigidité. C'est un moyen d'obtenir la stérilité. Il n'est pas de critique utile, de pensée opérante et tendue à l'action qui se soit laissée soumettre à cette servitude nouvelle. Les professeurs mondains qui l'ont proposée ou admise osent bien soutenir qu'ainsi l'ont entendu les grands hommes qui sont reçus pour nos modèles universels. Il suffit de rouvrir nos livres de classe pour nous rendre compte de l'erreur grossière ou du mensonge naïf. Les inventeurs de cette fable en sont parfois si gênés eux-mêmes qu'il leur faut changer le vocabulaire ; par exemple, le mot de *véhémence* leur sert à qualifier chez le rude Démosthène, chez le lumineux et ardent Bossuet, une vertu que ces messieurs appelleraient *violence* si le bon français ne leur faisait peur.

La violence de tous ces grands hommes reste patente. C'étaient d'honnêtes gens, incapables de fadeur et qui ne mâchaient pas les termes. Ils auraient bien ri, et Racine avec eux, si on leur eût chanté que la raison, la mesure et l'humanité consistaient à parler de toute chose à demi-mot, comme une confidente de Bérénice.

En critique littéraire proprement dite, il suffit de voir de quel ton le bon Horace recevait les méchants poèmes :

*Non homines, non Di, non concessere columnae*⁶ !

⁶ Horace, *Art poétique*, vers 373. Montaigne (*Essais*, livre II, chapitre 17) a rendu cette citation célèbre. Le sens de la phrase entière (ces mots précédés de « *Mediocribus esse poetis* ») peut se résumer ainsi : « Contrairement à d'autres domaines, la poésie ne tolère pas la médiocrité. Ni les hommes, ni les Dieux, ni les colonnes ne l'admettent ». Le mot *colonne* est souvent traduit par *libraire*. Certains auteurs évoquent même des panneaux d'affichage, comme si la Rome antique connaissait les colonnes Morris. On peut plutôt

Et Ronsard ! Et Malherbe ! Et Despréaux, qui, rencontrant M. de Lignières, saluait *de Senlis le poète idiot*⁷. Et Molière ! Et Racine, auteur des plus effroyables épigrammes de toute la langue ! Et le nonchalant, l'enveloppant La Fontaine, si sévère quand il s'y met : *ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre*⁸ ! Sans parler de Voltaire et de la bonne moitié de son œuvre !

La discourtoisie généreuse, l'oubli loyal de toute miséricorde, non pas envers les gens que l'on doit respecter (pas tous) mais bien envers leurs œuvres, cette rondeur, cette dureté véridique, ce trait qui veut et doit blesser correspondent à un office privé et public. La violence pour la violence est puérile ; il est une violence due à de justes objets. On aurait tort de recevoir comme un signe de vertu morale ou de raffinement intellectuel ce qui n'est que la marque d'une circonspection proche voisine de la peur. Le vrai crime d'excès n'est pas où l'imaginent de faux prudents. Il existe une médiocrité si insolente et effrénée qu'elle équivaut souvent à la folie furieuse.

Quelques-uns sont de braves gens qui voudraient ne se faire d'affaire avec personne. Alors, qu'ils ne se mêlent de rien ! Comment se sont-ils fourvoyés dans la critique ? Sur un terrain où le jugement, l'action, la discussion sont indispensables, leur présence est un embarras.

C'est parfois un scandale. Si, disposant des hautes chaires, des grands journaux, des revues inter-océaniques⁹, une critique se contente d'assister en paix à la forte houle du faux et du laid en élevant quelque faible protestation au passage de ce qui est trop sale ou trop vil, elle peut bien pousser, chamarrer son auteur. En manque-t-elle moins à ce qui est son objet et sa raison d'être ? Tout s'est passé comme si elle n'eût pas existé.

Des transformations utiles se sont produites, elle y a été complètement étrangère ; d'autres se sont donné la peine d'avoir une pensée, de l'expliquer, de la prouver, de la soutenir et de recruter à cette Vérité, sous Zeus pluvieux ou serein, des générations d'adhérents et de militants. Un soldat des deux

penser (cf. la légende de saint Siméon Stylite) aux terrasses qui surplombaient la majorité des constructions, à hauteur du premier étage, sur lesquelles se juchaient les orateurs pour haranguer le public. La bonne traduction serait alors « tribune de place publique ».

⁷ Despréaux, *Épître VII*, vers 89. François Pajot de Lignières (1628–1704), auteur de libertinades diverses, fut souvent attaqué par Boileau, notamment dans l'*Art poétique* (livre deuxième, vers 191–194) :

Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art
Mais pourtant on a vu le vin et le hasard
Inspirer quelquefois une Muse grossière
Et fournir, sans génie, un couplet à Linière.

⁸ *Le Serpent et la Lime* (fable 16 du livre V).

⁹ Allusion transparente à la *Revue des deux mondes*.

guerres, le colonel du Paty de Clam, chantait gaiement après qu'il eut remporté le Quesnoy à la tête de son régiment :

Quand on partagea le butin
On n peut dire que j n'eus rien...

Il avait le Quesnoy. C'était le vrai butin. Il n'y en a point d'autre. Avons-nous pris notre Quesnoy, mourons gais et contents ; sinon, hâtons-nous de le prendre. L'acte nécessaire accompli est le seul bien qui ne trompe pas.

Il est permis à tout le monde d'éprouver faiblement le goût d'écrire pour agir. On peut écrire pour écrire et parler pour dire des riens. Cependant, il est vrai que les mêmes esprits indifférents aux Lettres ont, de tout temps, manifesté leur bonne volonté, leur désir d'action efficace sur un objet particulier : la critique morale.

Sincèrement, beaucoup d'entre eux auraient aimé à réagir contre les licences du théâtre et du roman. Les pages qu'ils ont écrites depuis cinquante ans sur ce sujet se compteraient par centaines de mille et par millions. Qu'ont-elles obtenu ? Qu'ont-elles déterminé ? Rien ou peu de chose. C'est un fait. Mais que disaient-elles ? Hélas ! Sur ce chapitre, on résumerait le demi-siècle de deux ou trois grandes publications par une ligne d'interjections monotones :

— *Ah ! C'est fort ! Ho ! C'est trop fort ! Hi ! C'est de plus en plus fort ! Où va-t-on ?
Où nous mène-t-on ?*

De si ridicules défenses ont aggravé le mal au lieu d'y mettre fin.

Là comme ailleurs, on ne détruit que ce qu'on remplace. Pour obtenir la réaction désirée, il eût fallu produire, introduire, faire accepter des types de force et de vertu idéale qui fussent capables de féconder les cœurs. À défaut d'un Corneille, un esprit cornélien. Par son idée de la patrie, l'Action française a plus fait pour la santé morale de notre jeunesse que toute la séquelle de prêcheurs de vertu qui s'étaient déguisés en moralistes littéraires. Quelques-uns s'arrêtèrent au génie et au goût de M. Edmond Rostand. Le choix du héros soulignait la misère des intentions, la pénurie et la timidité des idées, le goût secret, invétéré et passionné du médiocre en toute chose.

Pendant ce temps, la Barbarie littéraire déclinait sans cesse. Ceux qui l'avaient personnifiée la défendirent peu. Comme ils avaient souci d'eux-mêmes, leurs mesures furent prises pour garder le haut du pavé dans les nombreuses entreprises de l'Édition, du Journalisme, de l'Université, de la Politique ou même du Monde, de façon que le gendre ou le cousin, le beau-père ou le petit-neveu fussent partout présents sur quelqu'un des points

stratégiques d'où l'opinion publique peut être dominée par la complaisance et les intérêts. Cette méthode industrielle réussit à maintenir dans une fraîcheur relative un certain nombre de réputations et d'influences que le libre jeu de la vie aurait défaites rapidement. Après qu'on a chassé l'hérédité de la vie politique où elle est bienfaisante, il est piquant de voir sa contrefaçon, le népotisme, s'introduire et s'étendre dans le domaine de l'esprit où il n'a rien à voir.

C'est pourquoi ces gens installés, pour imposer, selon l'expression comtiste, un certain respect matériel de ce qui ne mérite que la risée, ont gardé toute leur rancune à notre critique affranchie de vénération sans motif. La pointe en était bien entrée. Elle n'est pas sortie. La cuisson a duré plus de vingt ans. Quelle passion que celle du ressentiment littéraire ! N'est-ce pas Bourget qui l'a dit ? Ni la politique, ni même l'argent ne lui sont comparables ; cela tient à ce qu'elle intéresse au vif ce moi dont bien peu se libèrent, et ainsi cause-t-elle des réactions dont le ridicule est exquis.

Des esprits bienveillants ont souvent pris la peine de déplorer que nos positions à peine conquises eussent été abandonnées pour la vie politique.

Ils se trompent, elles n'ont pas été abandonnées. L'effort a été divisé. On a dû ajouter à la critique littéraire l'action sur la place publique. À qui la faute ? Il ne dépendait de personne que le règne barbare eût ses assises extérieurement à l'Esprit, dans la structure même de la Cité. Le Barbare d'en bas, le Barbare de l'Est, notre Démos flanqué de ses deux amis l'Allemand et le Juif, firent peser un joug ignoble sur l'intelligence de la patrie. Il fallait ébranler ce joug ou en accepter les effets naturels. C'est l'alternative de tous les temps. Quand les meilleurs d'Athènes eurent perdu l'indépendance, le génie et le goût de la race n'y firent rien, l'esprit succomba après le rempart. Une polémique littéraire lucide conduisait à une polémique sociale et politique. Telle était la volonté des circonstances, on n'avait pas le choix.

Déjà de fort loin, il est vrai, les règles de la vie collective et les lois du gouvernement m'avaient beaucoup intéressé. Ces règles et ces lois ne sont pas sans rapport avec les principes qui président à l'art du poète quand il met en ordre son peuple d'idées et de mots, de couleurs et de sons ; ainsi le veut l'unité de l'esprit humain. Cette analogie des deux plans m'a rendu des services continuels, et l'habitude d'évoquer tour à tour leurs images complémentaires m'aura aussi aidé à rendre moins indifférents à la chose publique les esprits passionnés pour l'ordre universel.

Aujourd'hui tous les intérêts politiques et mentaux coïncident si parfaitement qu'il peut être bon de montrer ce qui était dit de leur convergence dans une série de travaux vieux de vingt et trente ans.

Les éléments en ont dormi pendant ce quart de siècle dans la cave de mes amis les éditeurs Champion. Honoré Champion, le père, avait eu le premier l'idée de ce recueil. Son fils Édouard avait reçu ma décision ferme depuis de longues années. Georges Valois¹⁰ a joint ses instances aux leurs. Après tout, pourquoi pas ! Exécutons-nous.

Histoire littéraire ? Non. Chronique ? À peine. On ne trouvera même pas ici l'exposé d'un corps de doctrine, mais, en des sujets très nombreux, il sera facile de prendre cette doctrine sur le fait.

Quelle doctrine ? Simplement, suivant l'observation de Charles Le Goffic, elle tendait à rappeler aux gens qu'ils avaient un cerveau.

Elle tendait *vers un art intellectuel*¹¹.

Des quatre livres qui composent le volume, il n'y en a que deux, le premier et le troisième, qui concernent directement le type de poètes barbares auquel nous en avons. Mais il n'est pas question de matières très différentes dans l'autre moitié du recueil où j'ai tenu à prendre du large, en examinant à propos de critique ou même de roman, la méthode, les procédés, parfois les matières de l'art en général. Cette matière n'est délimitée par rien. Il n'est point de sujet absolument rebelle au poète, qui les peut transfigurer tous. J'avoue néanmoins qu'il y a des idées et des sentiments qui sont particulièrement préparés pour la poésie, véritables produits demi-finis que le maître n'a plus qu'à polir et à lustrer en y mettant le sceau et la griffe. J'ai mêlé aux morceaux de critique, de clinique pure, des réflexions conduites sur ces thèmes divers ; elles sont propres à élucider l'esprit de ces vieilles campagnes dont les prétextes renaissent toujours. Quelques études, fantaisies, parfois simples exercices de logique élémentaire, aideront à ce résultat, je l'espère ; qu'ils traitent du plagiat en littérature, de la longévité des membres de l'Académie française ou de l'essai de cosmologie générale qui prit pour centre une héroïne de Gustave Flaubert, la variété des points de vue successifs permettra au regard de mieux fixer l'objet.

Exhumé par l'amitié de Jacques Bainville, tiré à part dans le *Pigeonnier*, le petit dialogue *Ironie et Poésie* trouve ici sa juste place. Le lecteur averti n'aura point de peine à déterminer le sens et la portée du débat engagé entre

¹⁰ Georges Valois était directeur de la Nouvelle Librairie nationale. Un an après la parution de *Barbarie et Poésie*, il rompa violemment avec l'Action française ; coups bas et attaques venimeuses allaient se succéder plusieurs années durant. Il est très vraisemblable qu'au moment de la rédaction du présent texte, les relations entre Maurras et Valois étaient déjà tendues et conflictuelles ; mais Maurras joue le jeu et présente Valois en confident et ami.

¹¹ *Barbarie et Poésie* est paru avec ce surtitre « Vers un art intellectuel », premier élément d'une collection à venir qui n'eut pas de successeur.

Pierre et Paul. La critique de Pierre ne vise nullement toute ironie versifiée, mais bien celle de Henri Heine. Elle ne vise pas non plus toute la poésie de Heine, mais seulement son ironie.

Il est inévitable que l'on discute longtemps de Henri Heine. Ce qu'il a de clair, de vif, de rapide semble l'affranchir de la Germanie. Mais il était absurde de le prendre pour quelqu'un de chez nous. Le mot juste paraît avoir été dit dans une rencontre fameuse de Catulle Mendès et de Jean Moréas :

- Prendre Heine pour un Français ! disait le Juif avec scandale.
- Il n'a rien de Français, disait l'Hellène ravi.
- Mais, observait Mendès, il n'est pas non plus Allemand !
- La vérité. . . commença, en hésitant un peu, Moréas.
- C'est qu'il est Juif, lança Mendès.
- Je n'osais le dire, répondit Moréas.

Chemin de Paradis, août et novembre 1924.

